

# New Europe College Yearbook 2007-2008



---

MIREL BĂNICĂ  
CRISTINA CIUCU  
MARIAN COMAN  
GABRIEL HORAȚIU DECUBLE  
PETRE RADU GURAN  
OVIDIU OLAR  
CAMIL ALEXANDRU PÂRVU  
CĂTĂLIN PAVEL  
OVIDIU PIETRĂREANU  
EMILIA PLOSCEANU  
MIHAELA TIMUȘ

---

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College  
ISSN 1584-0298

New Europe College  
Str. Plantelor 21  
023971 Bucharest  
Romania  
[www.nec.ro](http://www.nec.ro); e-mail: [nec@nec.ro](mailto:nec@nec.ro)

Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



## MIREL BĂNICĂ

Né en 1971 à Ianca

Docteur en études européennes, Université de Genève (2004)

Thèse : *Les intellectuels de droite et l'Église dans les années trente: le cas de la Roumaine*

Chercheur à mi-temps, L'Institut roumain d'histoire des religions, Bucarest

Stages de recherche au Canada (Université Laval) et France (EHESS)  
entre 2004 et 2006

### **Livres :**

*Biserică, Stat, Societate în anii 30* (Église, État et Société dans les années trente),  
Editions Polirom, Iași, 2007

*Locul celuiilalt – ortodoxia în modernitate* (Le lieu de l'autre- l'Orthodoxie dans  
la modernité), Editions Paideia, Bucarest, 2007

*Enervări - sau bucuria de a trăi în România* (Enervements- ou la joie de vivre en Roumanie), Editions Polirom, Iasi, 2007, collection littéraire « Ego-prose ».

# ENTRE HISTOIRE ET MÉMOIRE : PLACE DE L'UNIVERSITÉ, BUCAREST

## Brève histoire et géographie symbolique

Depuis toujours, le point de la ville de Bucarest appelé *Place de l'Université* a eu une signification à part sur la carte. Au XV<sup>ème</sup> siècle, à son actuel emplacement se trouvait un important carrefour de la ville, point de rencontre entre trois grands faubourgs : Coltea, Enei et Sarindar. Chaque faubourg avait sa propre église ; d'ailleurs, les églises Enei et Coltea ont subsisté jusqu'à nos jours, dans un bon état de conservation. A la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle (plus exactement en 1694), sous le règne du prince Constantin Brâncoveanu (Brancovan) (1654-1714), voit le jour la première école supérieure de la province de Valachie, *Academia Domneasca Sfântul Sava* (Académie princière Saint Sabas). Ses locaux se trouvaient exactement sur l'actuel emplacement de l'Université de Bucarest et les cours étaient fréquentés non seulement par des étudiants roumains, mais également par des jeunes fortunés venus des provinces des Balkans. L'école subsistera jusqu'à la moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'année 1857 marque le début de la construction du bâtiment principal de l'Université de Bucarest, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un autre bâtiment universitaire sera construit à côté de l'Université et va définir le caractère de la place. Il s'agit de l'Institut National d'Architecture, construit selon le goût de l'époque, dans le style « national » roumain, rappelant les maisons fortes de boyards de Valachie, les « cules », bâtiments répandus d'ailleurs dans tous les Balkans.

Entre 1877 et 1940, un groupe de quatre imposantes statues sont érigées vis-à-vis du bâtiment de l'Université. Parmi celles-ci, se distingue la statue du prince Michel le Brave (1557-1601) le premier à avoir réussi à réunir, contre les Turcs, le Saint Empire germanique, et contre les Polonais, certes pour une courte période, en 1600, les principautés médiévales de Valachie, Transylvanie et Moldavie, composantes de la

Roumanie moderne (voir la photo no.1). La statue du vaillant prince brandissant sa terrible hache de guerre, deviendra, au fil du temps, un lieu de rassemblement très connu pour les étudiants et tous les mouvements de protestation de la jeunesse. La statue a été réalisée selon les plans du français Albert Ernest Carrier Belleuse et dévoilée le 08 novembre 1870, après des longues controverses concernant son emplacement et ses qualités artistiques<sup>1</sup>. Au fil du temps, la statue et ses alentours devient un lieu de rassemblement très prisé par la jeunesse estudiantine et les cérémonies publiques organisées par l'Etat roumain. En novembre 1880, devant cette statue le Roi Charles I organise des cérémonies fastueuses afin de commémorer l'indépendance du pays.\*

Le 13 mars 1906, le très jeune historien (à l'époque il avait seulement 35 ans) Nicolae Iorga rassemble devant la statue un grand nombre d'étudiants, défenseurs de la culture dite « nationale », afin de protester contre la représentation d'une pièce de théâtre en langue française. La Police et l'armée interviennent en force, laissant derrière elles des nombreux blessés parmi les jeunes<sup>2</sup>. La statue et ses alentours sont devenus depuis une place pour « rassembler » le peuple, un lien entre le passé « glorieux » incarné dans la personne du prince et la volonté de protester contre tout pouvoir en place, comme c'était le cas en janvier 1940, quand la rébellion légionnaire éclate. Les jeunes légionnaires demandent la mise en place d'un gouvernement de la Garde de Fer, ainsi que de mesures fortes contre leurs adversaires politiques.

Le monument du prince marque l'espace de la Place de l'Université et reste au centre de la vie publique de la ville, y compris pendant la période communiste. Entre octobre et décembre 1949, dans la Place se déroule un grand meeting à l'occasion de la « Journée mondiale de lutte pour la paix » et l'anniversaire de Staline<sup>3</sup>. Pendant les manifestations de décembre 1989 contre le pouvoir de Nicolae Ceausescu, le drapeau roumain, avec l'enseigne du parti communiste centrale arrachée, a été d'ailleurs hissé sur la statue, une forte réappropriation d'un symbole de résistance.

Vers l'Est, la perspective de la Place de l'Université est complétée par deux bâtiments récents, mais qui auront aussi un rôle à jouer après 1990 dans la construction et le « fonctionnement » de ce *lieu de mémoire*, que nous allons définir plus loin. Il s'agit du massif bâtiment du Théâtre National de Bucarest, inauguré en décembre 1973 et de l'Hôtel

---

\* Les photos présentées dans cet article font partie de l'archive personnelle de l'auteur.



Intercontinental, jusqu'à récemment le plus haut bâtiment de la ville (28 étages). L'Hôtel Intercontinental (appartenant à la chaîne internationale du même nom), a été longtemps un symbole de l'ouverture du régime de Nicolae Ceausescu vers l'Occident dans ses années de gloire et ensuite, ironie de l'Histoire, pendant sa chute, un point d'observation privilégié sur la Place de l'Université pour les observateurs étrangers. L'architecture du théâtre national, tributaire à un style très éclectique, a été l'objet de toutes les contestations, dès le moment de la fondation de cette institution<sup>4</sup>.

### **Les faits. La construction d'un lieu de mémoire Décembre 1989**

Le soir du 21 décembre 1989, vers 18h00, des manifestants anti-Ceausescu venus de tous les coins de la ville ont dressé des barricades improvisées autour de la Place de l'Université. La riposte des forces de l'ordre, notamment celle des troupes de l'ancienne *Securitate* (la police politique de l'Etat) a été très forte. Des véhicules blindés de l'armée de terre ont fait usage de leur armement lourd, les traces des projectiles étant encore visibles sur le mur de l'Institut roumain d'architecture. Les mêmes véhicules blindés ont été lancés, sur l'ordre personnel de Nicolae Ceausescu, dans la masse des manifestants qui avaient réussi à bloquer la grande avenue Magheru, qui traverse la place. À partir de 22 heures, une vague d'arrestations commence, les manifestants sont abattus à bout portant, entassés dans des bus de la police et transportés dans les diverses prisons de Bucarest. Le nombre exact des victimes reste encore inconnu. De nos jours, on soupçonne qu'entre 50 et 100 personnes y ont trouvé la mort.

Le matin du 22 décembre, Place du Palais de Bucarest. Le grand rassemblement populaire voulu par Nicolae Ceausescu afin que le « peuple » condamne la rébellion de Timisoara dégénère vite en peur et chaos généralisé. L'image de celui qui était nommé par toutes les médias de l'époque comme étant le « plus aimé fis du peuple », le visage sculpté par l'indécision et la perplexité devant la foule insoumise, restera l'une des symboles les plus forts de la chute du communisme à l'Est. Après l'envol du couple en hélicoptère à la recherche d'un lieu de refuge, des milliers de bougies en cire blanche brûlent sur le parvis de l'Université où a coulé le sang des manifestants, presque un autel à ciel ouvert. La place de l'Université et ses alentours devient un immense bougeoir à ciel

ouvert. Elle est consacrée ainsi comme un haut lieu de la lutte contre le totalitarisme.

La ville entière porte désormais la trace de la Révolution. Même les pavages sont utilisés pour raconter l'histoire et le déroulement des événements : « Ici, des gens sont morts. Marchez respectueusement. Il y a du sang sur les pavés<sup>5</sup> ». La fête de Noël de décembre 1989 est investie à son tour d'une double signification : religieuse et civique ; elle devient le synonyme de la liberté retrouvée des Roumains. *De Crăciun, ne-am luat rația de libertate* (De Noël, nous avons pris notre ration de liberté) est le cri qui se trouve sur toutes les lèvres et sur tous les murs de la ville. Des milliers de bougies brûlent à ciel ouvert autour du bâtiment de l'Université, comme on peut le voir sur les photos reproduites dans l'ouvrage intitulé *Cronica însângerată a Bucureștilor în Revoluție* (Chroniques ensanglantées de Bucarest pendant la Révolution<sup>6</sup>). Sur les nombreuses taches de sang coagulé restées après la terrible nuit de 21 décembre 1989 – symbole du sacrifice de la jeunesse – des passants et des gens ordinaires venus se recueillir sur la place, ont déposé des monnaies et des articles découpés des premiers journaux « libres » qui venaient de voir le jour. L'Église Colțea, bordant le flanc sud-est de la Place de l'Université, conserve une pièce exceptionnelle montrant la contribution de la religion orthodoxe dans la construction de ce lieu de mémoire. Le prêtre responsable de cette église a conservé une partie de ces monnaies dans une sorte de « reliquaire » en verre ordinaire, improvisé pour l'occasion. Il a été exposé à l'intérieur de l'Église, où il se trouve encore de nos jours, bien que dans un mauvais état de conservation (voir photo no.2). Il faut dire que le même prêtre n'a pas hésité à faire sonner les cloches de son église pendant la nuit du 21 décembre, en dépit de l'interdiction formelle qu'il avait reçue de la part de ses supérieurs hiérarchiques, afin d'encourager les manifestants rassemblés sur la place de l'Université à résister. Le geste spontané de ce prêtre peut s'interpréter donc comme une « mobilisation de la mémoire », qui fait du souvenir enraciné dans une histoire localisée dans le temps et l'espace le moment fondateur de l'émergence d'une vérité intemporelle et universelle, celle d'un *sacrifice fondateur* nécessaire à la fondation d'un temps nouveau, le temps de la liberté retrouvée. Il faut mentionner aussi le fait que dans les discussions ultérieures que j'ai eues avec le personnel administratif et d'entretien de cette église, en novembre 2007, j'ai appris qu'à plusieurs reprises des hauts fonctionnaires de l'évêché de Bucarest ont demandé que ce pseudo-reliquaire soit retiré de l'Église, sans succès.



## Printemps 1990, le temps des protestations

L'année 1990 marque le début d'une période trouble. L'apprentissage de la démocratie après quarante cinq années de régime totalitaire se fait dans une grande confusion. Le potentiel révolutionnaire des bucarestois est extrêmement élevé, le goût retrouvé de la liberté de protester les fait réagir aux poussées autoritaires du nouveau pouvoir en place, ainsi que du président Ion Iliescu, un ancien apparatchik. Un président contesté, qui avait commencé à constituer à la fin des années 80 un réseau clandestin informel de « gorbatchéviens », formé par des cadres du parti communiste mécontents de la dérive suicidaire néostalinienne du régime. Sur le périmètre de la Place de l'Université, plusieurs grandes manifestations se succèdent entre janvier et juin 1990. À partir de la manifestation du 22 avril la place est confisquée, dans le sens propre du terme, par les manifestants, la plupart des étudiants. La circulation, très dense dans cette zone, est bloquée et un village de tentes fait son apparition sur la pelouse du théâtre national voisin.

Chaque jour ont lieu des rassemblements, des discours incendiaires sont prononcés du haut d'un balcon de l'université, surplombant la place, et qui accueillera toutes les personnalités de la société civile naissante. Le « happening » était entretenu par le passage d'orateurs ou des invités divers, parmi lesquels des Français, y compris des hommes politiques<sup>7</sup> de second rang.

Le soir, des groupes de musique se produisent *live* devant les manifestants, ce qui donne un petit air de « Woodstock » de l'Est à la manifestation et attire des Bucarestois, qui viennent y passer un moment. La place de l'Université devient bientôt un lieu à la mode, surtout pour les jeunes étudiants et l'*intelligentsia* de la ville. Afin de marquer l'unicité et la centralité de la place sur la carte symbolique de la ville, les participants font ériger un petit monument qui rappelle les bornes kilométriques d'usage sur les routes de Roumanie, le *km 0 de la zone libérée du communisme*. Le monument représenté sur la photo numéro quatre est récent. Il est érigé après 1998, la version initiale ayant été détruite après la descente des gueules noires à Bucarest en juin 1990. Le nom et la symbolique du « kilomètre zéro » ont été sans doute inspirés par l'ancien monument dédié au « Kilomètre zéro » des routes roumaines, érigé en 1938, se trouvant à seulement quelques centaines de mètres de la Place, vers le Sud (dans le système topographique de la Roumanie, les distances entre les principales villes du pays et Bucarest sont calculées à partir de ce point précis).

Le monument suggère la centralité du site et entre en résonance avec la « mémoire longue » de la ville, notamment avec celle des années trente, période qui dans l’imaginaire collectif roumain est perçu comme l’âge d’or du pays et également de la ville. Sur la borne est écrit en grands caractères noirs : « Roumanie, Km 0. Bucarest, Place de l’Université. Liberté, Démocratie. Zone libre de néo-communisme ». En quelque sorte, tous les mots clés qui servent encore de nos jours pour décrire la manifestation fleuve du printemps 1990. Sur le socle est peint le drapeau national roumain avec l’enseigne arrachée, un symbole visuel très fort qui hante la mémoire des Roumains.



Le religieux fait aussi son irruption sur la Place. Après presque cinquante années d'interdiction, la religion orthodoxe se manifeste un petit peu partout dans l'espace public du pays. Les principaux journaux reprenaient tous les jours, en manchette, une phrase de l'Évangile. Les longs offices du culte caractéristiques au culte orthodoxe étaient retransmis à la télévision nationale, et même le Président Iliescu, pourtant un athée déclaré, se montrait à la messe télévisée. Tout, ou presque, était prétexte à commémoration religieuse et les membres du clergé orthodoxe répondaient promptement à toutes les demandes. La Place de l'Université a connu pendant les jours de la manifestation une intense activité religieuse. Des offices en plein air sont organisés à la mémoire des « martyrs » de la Révolution. L'explication de cette dénomination ne réside pas dans le fait que leurs cadavres n'ont pas été identifiés, mais dans une appréciation post-mortem de leurs successeurs et le recours à « l'efficacité symbolique de la matérialité du corps<sup>8</sup> ». Croix et bougeoirs de grandes dimensions font leur apparition autour de murs de l'Université, imprègnent les lieux d'une religiosité diffuse, palpable. Dans son étude *The Political lives of Dead Bodies*, Madame Katherine Verdery<sup>9</sup> analyse la « politique des morts » et des commémorations après 1989, mettant l'accent sur la visibilité donnée aux cadavres en contraste avec la non-identité des personnes mortes. Les commémorations sortent de leur cadre religieux et deviennent des célébrations en commun d'un passé retrouvé.

Enfin, le leader des étudiants, Marian Munteanu, cultivait une image particulière, assez ambiguë, rappelant la manière traditionnelle de se comporter et de s'habiller des anciens leaders de la défunte *Garde de Fer*, le mouvement mystique et fasciste de l'entre-deux-guerres roumain. La Place de l'Université pose donc la question de l'imbrication du discours mystico-religieux dans le discours antitotalitaire, ainsi que ses formes d'expression dans l'espace public de l'année 1990, marquée par « l'apprentissage » de la démocratie.

Dans ses prises de position pendant la manifestation, le président Iliescu n'hésite pas à qualifier les participants à la manifestation comme étant des simples « golani »<sup>10</sup> (voyous) et des semeurs de troubles dans la société. Très vite, comme c'est souvent le cas pendant les mouvements populaires, l'insulte devient raison de fierté. Les étudiants sont ravis et ils s'emparent du titre. Désormais, le mot « golan » désigne toute personne luttant contre le système, pour la liberté et la démocratie, des petits rubans avec ce nom écrit dessus sont portés un peu partout dans les grands villes du pays en signe de solidarité avec les manifestants. L'ambassadeur de

Roumanie à Paris, l'un des derniers grands aristocrates du pays, prend aussi le titre symbolique de *golani* et il est aussitôt rappelé<sup>11</sup>. Même un « hymne des golans » est composé et interprété à volonté par la foule, dans une ambiance généralement bon enfant. La place est surnommée aussi *Golania*, signe de son altérité. Le discours des manifestants est articulé autour de l'idée que la Place de l'Université représente le fer de lance de la lutte contre les « usurpateurs » des idéaux nobles de la Révolution anti-communiste et anti-Ceausescu, mais aussi le seul lieu de l'expression démocratique véritable dans le pays, un lien avec l'Europe démocratique et le reste du monde.

Le balcon de l'Université de Bucarest, sert de tribune aux manifestants. Sur les murs, on peut distinguer deux grandes affiches représentant l'image « icône » du poète national roumain, Mihai Eminescu et des orateurs enflammés harassant la foule. Au bout d'un mois et demi de manifestations, la Place est devenue un ensemble de plusieurs scènes, non institutionnalisées, où sont exposées, justifiées et décidées toute une série d'actions contre le pouvoir. Un véritable *espace public de la protestation*, dans le sens même de la définition « canonique » de Jürgen Habermas, pour qui tout espace public est l'œuvre d'« individus faisant usage de leur raison, s'appropriant la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transformant en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'Etat »<sup>12</sup>.

La manifestation prend fin brutalement, après les élections de mai 1990. Le Front de salut national (FSN, Frontul Salvării Naționale) dirigé par Ion Iliescu sort gagnant avec plus de 85% des suffrages. Le matin du 13 juin 1990, des forces de police et des troupes USLA<sup>13</sup> encerclent les manifestants présents jours et nuit sur la Place. Des heurts très violents ont lieu, mais vers la fin de la matinée, la circulation sur le grand boulevard Magheru est rétablie, le gouvernement se dépêche même de publier un communiqué annonçant la réussite de l'opération.

Mais à partir de midi, la suite des événements devient peu claire et de nos jours on ne connaît pas encore la vérité. Très vite, une nouvelle confrontation directe éclate entre les forces de l'ordre et les manifestants, la plupart des jeunes. Ces derniers, à l'aide de cocktails Molotov, mettent le feu à des bus de la Police, ensuite s'attaquent au siège de la Police de la Capitale, au Ministère de l'Intérieur etc. Des nuages épais de fumée noire signalent l'emplacement de la Place, devenue désormais un symbole de « désobéissance civile ».

Profitant de l'occasion, le président Ion Iliescu fait son apparition sur l'unique chaîne de la télévision nationale, pour faire un appel à « toutes les forces conscientes et raisonnables à se rassembler autour du bâtiment du Gouvernement et du bâtiment de la Télévision, pour défendre la démocratie durement gagnée »<sup>14</sup> [pendant la Révolution de décembre 1990]. L'appel du président ne va pas rester sans échos. Le jour suivant, le 14 juin, trois trains bondés de mineurs de la vallée de Jiu, le plus grand bassin minier du pays, arrivent à Bucarest. Guidés par des membres des services secrets, ils déferlent sur la Place de l'Université et les alentours. Les « gueules noires » se livrent à un processus de « nettoyage » symbolique : le balcon de l'université qui servait de tribune d'expression libre est occupé, les affiches placardées sur ses murs, arrachées. Le village de tentes est détruit et à sa place, on plante des fleurs, « comme avant ». Il s'agit au fond d'une réappropriation d'un espace perçu comme un espace souillé, abandonné aux marginaux, aux exclus de la société.

Mais l'action des mineurs va beaucoup plus loin. L'Université est dévastée, ainsi que les sièges de principaux partis d'opposition. Des nombreux professeurs et étudiants sont battus, et leur leader, Marian Munteanu, est tabassé, puis jeté dans la fontaine artésienne se trouvant au milieu de la place, échappant par miracle à la mort. Tous les passants portant une barbe, habillés de vêtements *trendy* ou hors norme, se trouvant dans le périmètre de la Place de l'Université sont arrêtés et frappés par les gueules noires. Une véritable et incroyable « chasse au faciès », comme l'écrira plus tard l'ambassadeur de France à Bucarest, présent aussi sur les lieux<sup>15</sup>. Le lendemain, plusieurs colonnes d'ouvriers des grandes usines de l'industrie lourde entourant à l'époque Bucarest font à leur tour irruption sur la Place. Les slogans scandés à l'occasion par la masse ouvrière constituent, à notre avis, la meilleure preuve de la division régnant à l'époque au sein de la société roumaine. « Noi muncim, nu *gandim* ! » (Nous travaillons, nous ne *pensons* pas ! » et aussi « Moarte intelectualilor » (À mort les intellectuels !). Ces formules si violentes sont un miroir du caractère unique de la Place de l'Université dans la conscience collective roumaine, un reflet de l'opposition entre les « élus » de la Place et les « autres », les gens ordinaires, peu habitués aux formes radicales de contestations.

Le nombre des victimes est encore sujet à controverses. Le chiffre officiel parle de six morts et environs sept cents blessés, mais il est fort possible que le nombre réel de victimes soit plus élevé. Le dossier

de la « *mineriada* »<sup>16</sup> de 1990 se trouve encore en instance à l'heure actuelle.

Les effets de la *mineriada* de juin 1990 sont catastrophiques, sur plusieurs plans. A l'intérieur, la rupture déjà existante entre les classes sociales est renforcée, plusieurs milliers de jeunes préfèrent quitter leur pays immédiatement après les événements. A l'extérieur, l'image de la Roumanie a beaucoup souffert et la vague de sympathie dont elle bénéficiait depuis décembre 1989 s'est rapidement évaporée.

La Place de l'Université est consacrée comme l'un des plus importants lieux de mémoire de la ville. Loin d'être un simple point sur la carte, elle va devenir un véritable site « anthropologique ». Modelée par la mémoire, elle semble depuis être dans un continuel processus de transformation, ce qui montre, comme le dit Svetlana Boym, que les lieux de mémoires « urbains », ne sont ni « pétrifiés, ni stables »<sup>17</sup>.

Le moment est venu de définir le concept de « lieu de mémoire », applicable dans notre cas. Il est clair que dans le périmètre de la Place de l'Université, la « conscience de la rupture avec le passé se confond avec le sentiment d'une mémoire déchirée ; mais où le déchirement réveille encore assez de mémoire pour que puisse se poser le problème de son incarnation », selon les dires de Pierre Nora dans sa célèbre préface de la trilogie des « Lieux de mémoire », *La fin de l'Histoire-Mémoire*<sup>18</sup>. De ce point de vue, la Place constitue un exemple presque didactique : portant la marque de la révolution et chargée des symboles religieux, elle transmet à la ville entière ce message : *il faut se rappeler !* Mais comment et dans quel cadre mémoriel ?

« Il est clair que sans l'intervention de l'histoire, du temps et du changement, nous nous contenterions tout simplement d'un contour schématique des objets de la mémoire, écrit Pierre Nora. Les lieux dont nous parlons, sont mélangés, hybrides, mutants, reliés intimement avec la mort, avec le temps et l'éternité ; enveloppés dans une bande du collectif et d'individuel, du sacré et du profane, de l'immuable et du mobile. Si nous acceptons que le but le plus fondamental du lieu de mémoire est l'arrêt du temps, le blocage du travail d'oublier, l'établissement d'un état des choses, l'action de rendre immortelle la mort, la matérialisation de l'immatériel. Tout cela afin de capturer un maximum de signification dans quelques signes ; il est également clair que lieux de mémoire existent seulement en raison de leur capacité de métamorphose, d'une réutilisation sans fin de leur signification et d'une prolifération de leur ramification<sup>19</sup> ».

Dans ce sens, les lieux de mémoire de la révolution et du printemps 1990 sont au premier regard dépourvus de signification, l'oubli et l'abandon semblent totaux ; mais, après une analyse plus attentive, ils prennent toute leur importance, par le biais de nombreux signes montrant la « ramification » de la mémoire des événements, comme le dit Pierre Nora.

### Après 1990. La guerre des inscriptions

Après le retrait des mineurs et des forces de police, la place est rebaptisée spontanément *Place Tien An Men II*, à cause d'un immense graffiti réalisé pendant la nuit sur le mur de l'Université, à côté des inscriptions déjà peintes<sup>20</sup> en décembre 1990 – voir la photo no.4. Plusieurs « objets mémoriels » s'ajoutent au fil du temps : des croix modestes, des bougeoirs improvisés placés autour des murs de l'Université et de l'Institut d'Architecture. La Place devient un témoin du passé, mais aussi de l'extraordinaire tension existante depuis juin 1990 entre l'histoire « officielle » de la Révolution et la mémoire publique, de la rupture entre « nous », les intellectuels antitotalitaires, démocratiques, et les « autres », les puissants qui ont « détourné » les nobles idéaux de décembre 1989 et les gens simples, incapables de comprendre et de pratiquer la démocratie, la ville de Bucarest et le reste du pays...



Désormais, la Place de l'Université évoque également un passé douloureux, fait d'incertitudes et de controverses, qui inquiète et dérange le pouvoir. Le *lieu* en soi émane un irrésistible attrait comme point de rassemblement, de révolte spontanée et de protestation. Au début des années '90, Madame Catherine Durandin, l'historienne la plus réputée de la Roumanie dans l'espace francophone, réalise une description de la Place de l'Université, fort intéressante pour la compréhension de notre sujet<sup>21</sup> :

« La Place de l'Université est laide, composite. D'une coté, le bâtiment massif et sombre de l'Université, inauguré en 1869 et d'autre coté, l'un de plus grand hôtels de la ville, Intercontinental, ouvert en 1970. Un bâtiment lancé à quatre-vingts mètres, sans charme, un gratte-ciel sans logique... La circulation au long du boulevard Magheru est intense, incohérente et très rapide. Les vieilles voitures qui veulent rouler à des vitesses de pointe contraste avec les traces rappelant le décembre 1989. Dans un coin de la place, celui de l'Université, une croix en bois à la mémoire des victimes des « événements » est collée sur le mur, une croix à moitié cachée du regard par les bouquets de fleurs fanées, pleins de poussière. Au centre de la Place, une petite croix en pierre...de l'autre coté, une autre croix, qui se laisse vite dépassée, afin d'arriver devant un magasin de bijoux où l'or est étalé sur de petits planches blanches. La frénésie de l'or a envahi une ville qui autrefois se plaignait, avec de mots choisis, de la passion de son chef d'état et de sa femme pour ce métal. La Place de l'Université est un lieu de deuil et du triomphe. C'est la place où, en dépit de ses petits croix discrètes commence l'oubli ».

La suite montre bien le désir universel d'effacer la mémoire de l'*autre* perçu comme adversaire, inscrit dans le cadre plus large du mépris envers l'espace public de la ville, existant depuis toujours à Bucarest, ville mobile, fluide, où les changements dans le tissu urbain se décident d'en haut, sans consultation populaire. Dans la nuit du 27 juillet 2001, un véritable commando de nettoyeurs de la Mairie de Bucarest, accompagné par des policiers armés, fait son apparition sur la place. Ils couvrent d'une couche épaisse de peinture blanche *toutes* les inscriptions qui se trouvaient sur les murs définissant le périmètre de la Place. L'explication fournie par les autorités de l'époque (le président Iliescu était alors président) a été « la nécessité de nettoyer les façades des imposants bâtiments historiques de la Place de l'Université ». A l'opposé de l'Europe Occidentale (où les villes prennent en charge leur patrimoine et soignent leur mémoire souvent

mieux que l'Etat), les autorités municipales de Bucarest ne cultivent (presque) pas la mémoire collective de leur ville et sont peu soucieuses de l'identité urbaine et de la préservation de celle-ci.

Une manipulation de la mémoire trop brutale, comme par exemple la destruction de lieux sacrés, ou faite sans intelligence, peut produire l'effet inverse de celui escompté<sup>22</sup>. Or, les murs de l'Université étaient investis d'une dimension sacrée, ce qui explique en partie la stupeur et les prises de position de l'intelligentsia du pays, mais aussi de l'opinion publique, qui ont suivi. Les médias semblent redevenir conscients de l'importance symbolique de cette place de la ville.

« Dans aucun pays civilisé les signes rappelant le passé ne sont détruits par les autorités. Seuls les communistes ont cette mauvaise habitude, car ils veulent effacer la mémoire collective de tout ce qui les dérange. Plusieurs bâtiments en ruine datant de la deuxième guerre mondiale sont préservés en Allemagne, contrastant avec l'architecture moderne qui les entoure. Le monument du « héros soviétique » s'en sort indemne à Berlin, la liste peut être enrichie avec d'autres exemples provenant de pays de l'Est. Seules les autorités de Bucarest ont choisi de réagir différemment. Elles désirent purement et simplement rayer de la mémoire une partie des événements marquants des années 89-90. Nous ne pouvons pas trouver une autre explication au « nettoyage » de la Place de l'Université <sup>23</sup> », écrit après l'événement l'un des plus importants quotidiens du pays.

Trois ans plus tard, en décembre 2004, une fois que le changement de pouvoir a eu lieu, des associations non-gouvernementales ayant comme but déclaré la « récupération du souvenir de l'insurrection de 1989 et de la manifestation marathon de 1990 » ont affirmé leur volonté de laver la peinture couvrant les murs et les inscriptions. Jusqu'à maintenant, leur initiative n'a pas été réalisée. Tel que sur un palimpseste, sur les murs de l'Université se sont ajoutés après cette malheureuse initiative des autorités des nouvelles inscriptions, graffitis et « objets » divers montrant que la mémoire trouve souvent des lieux d'expression et de stockage insolites.

## **À la recherche de la mémoire perdue ?**

Aujourd'hui, la Place de l'Université, rebaptisée entre temps « Place du 21 décembre », est un extraordinaire mélange d'objets mémoriels et de « traces » du passé, une véritable étude de cas sur la constitution et la

survivance d'un lieu de mémoire dans l'Europe de l'Est postcommuniste. La recherche sur les lieux de mémoire part du présent, en s'appuyant sur des objets, des images, des souvenirs reconnus comme significatifs pour la mémoire du groupe<sup>24</sup>.

Nous avons donc choisi d'illustrer son état actuel et d'en tirer une conclusion par le biais de sept photos prises par l'auteur un matin de septembre 2006. Au moment même de leur réalisation, nous avons pu nous rendre compte que photographier un lieu de mémoire tel que cette place impose un double défi, semblable à celui du regard de l'anthropologue sur les cultures : d'une part, il s'agit de se laisser envahir par l'esprit de ce lieu de mémoire, afin de saisir les traces cachées du passé. D'autre part, il faut prendre une certaine distance par rapport à l'objet afin d'avoir la possibilité de l'interpréter. L'*appropriation* et la *distance* nécessaire à la constitution d'une trame figurative constituent donc les mots clés de l'analyse visuelle de cette place.

La première image choisie (photo numéro 5) représente une croix en fer, grossièrement travaillé, plantée au beau milieu de la Place, à côté de la fontaine artésienne du centre, surmontée par une autre croix, plus petite. Érigée en 1995, la croix a survécu à tous les changements opérés depuis dans ce périmètre –observons la petite grille métallique qui l'entoure soigneusement... Sur le bras horizontal, une inscription faite à la main, les mots, naïfs : « *Chers passants, mettez une fleur sur ces lieux, pour apaiser la douleur* ». Sur le bras vertical, une reproduction du « drapeau de la révolution » et aussi une fleur. L'auteur de l'ensemble, Constantin Popescu, signant « peintre (?) », a dédié son travail « *à la mémoire des héros anticommunistes* ». La croix semble être ignorée complètement par les passants et les habitués du lieu, la plupart des étudiants qui attendent entre deux cours.





Tout regard porté sur la Place de l'Université s'écrase contre le mur de l'Institut d'Architecture, sorte de point aveuglant de l'espace et du temps propre à ces lieux (voir photo 6). Comme le montre l'architecte roumaine Ana-Maria Goilav dans un article dédié à la signification du mur dans les cultures de l'Orient chrétien, tout mur construit à d'une part la particularité de « consacrer les lieux [...] et prendre la possession d'un territoire ». D'autre part, le mur « contient un sens très profond de la durée temporelle, ayant la capacité d'animer et domestiquer la place, en lui offrant une nouvelle lecture.<sup>25</sup> » Un constat qui revient d'une manière presque obsessionnelle dans tous les ouvrages dédiés à la Révolution roumaine de 1989, car ce mur de la Place de l'Université représente pour certains historiens préoccupés par le phénomène un véritable « œil de la Révolution » (*Revolution's eye*), selon l'heureuse formule trouvée par Raoul Granquist afin de caractériser la symbolique de ce mur<sup>26</sup>.

Les anciennes traces de balles ayant mordu la pierre en décembre 1989, recouvertes de peinture blanche par la municipalité, sont désormais entourées de petits cercles de peinture noire, plus une petite croix. Dans les rides de l'asphalte, des petites taches blanches sont observables. Il s'agit des restes des anciens bougeoirs en faïence, se trouvant en décembre 1989 à la base de ce mur, incrustés dans le sol. Souvent, à cause de la crise chronique de places de parking dans le centre ville, des voitures sont garées jusqu'au bord du mur, en le touchant même. L'oubli et le manque de respect pour ce lieu semblent totaux.



Mais la « mémoire mutilée refuse souvent de se taire »<sup>27</sup> et ce mur continue à attirer l'attention, s'enrichissant continuellement de traces et « signes » de mémoire très hétéroclites. Parmi ceux-ci, se distingue un petit bas-relief en plâtre de la Vierge, peint en bleu et noir, symbole de la douleur et du sacrifice (voir photo 7). Malheureusement, il nous est impossible de savoir quand il a été appliqué sur le mur, mais nous pouvons soupçonner qu'il date d'avant juillet 2001, car des traces de peinture blanche le recouvrent aussi. Tout autour, un graffiti : *La Roumanie et les larmes des Roumains. La pauvre, elle meurt de faim ? Pourquoi ?* Un objet curieux et en quelque sorte insolite si nous tenons compte du fait que dans un pays majoritairement orthodoxe, ce symbole est peu répandu en dehors du cadre strict des églises catholiques.



Un petit ensemble mémoriel *ad hoc* a vu le jour au fil du temps à l'endroit où les manifestants ont bloqué le large boulevard Magheru dans la nuit de 21 décembre 1989 et où sont tombées également le plus grand nombre de victimes (photo 8). Dans ce cas, la superposition, le

« bricolage » et l'improvisation sont très évidents. Des petits drapeaux peints directement sur le mur flanquent une belle plaque commémorative en granit noir. Une croix qui ressemble à celle mentionnée avant est dédiée « à la mémoire des jeunes tombés pour la Révolution ». Deux plaques en marbre blanc font l'éloge de deux jeunes fusillés en décembre 1989 à cet endroit. Sur celle de droite, posée dix ans après les événements par « la famille général Iancu » à la mémoire de leur fille est écrit :

« De nos jours, ils se sont approprié ton sacrifice, mais un jour viendra quand ils devront payer pour ce qu'ils ont fait. Nous savons que vous ne trouverez pas votre repos là-bas, tant que les véritables coupables n'auront pas répondu de leurs actes ».

Enfin, sur la gauche de la photo se distingue l'entrée d'une sordide boîte de nuit bucarestoise, de celles qui ont fleuri le long du boulevard ces derniers temps, en total désaccord avec la signification du lieu.

Dans le tome I des « Lieux de mémoire », l'historien Antoine Prost fait l'analyse des « Monuments aux morts » et de leur place dans la construction des lieux de mémoire. Pour lui, les monuments aux morts « tirent leur signification de leur localisation dans un espace qui n'est pas neutre. On peut toujours donner sens à la localisation du monument<sup>28</sup> ». Nous avons choisi cette brève citation pour montrer l'altérité de ces petits ensembles mémoriels *ad-hoc* parsemés sur la Place. L'emplacement est très neutre, mais c'est le monument et non pas l'espace qui le remplit de signification, suite à un geste spontané, dernier bastion devant l'oubli « officiel » des autorités.

Enfin, la photo numéro 9 illustre l'état actuel de la Place et les transformations successives qu'elle a subies. Jusqu'à la fin des années 90, plusieurs bougeoirs comme celui-ci étaient placés contre les murs de l'université. Fabriqués en tôle noire, ordinaire, avec le fond couvert d'une couche épaisse de sable, ce type de bougeoir fait partie de l'inventaire courant des églises orthodoxes du pays. D'habitude, un tel accessoire de culte est placé en *dehors* de l'Eglise et sert à abriter les bougies allumées par les croyants à la mémoire des morts. Les murs bordant la Place de l'Université ont été investis pour un certain nombre d'années (cinq ou six) d'une dimension sacrée, devenant de véritables « murs des lamentations » à la mémoire de victimes, mais aussi symbole de reconnaissance et d'espérance.



Le bougeoir (le seul qui subsiste encore d'un groupe d'une dizaine de pièces, voir photo 9) est dans un état lamentable. Un témoin de l'inéluctable « imbrication de l'oubli dans la mémoire <sup>29</sup> ». Rouillé, tagué et plein de mégots de cigarettes, il a été déplacé vers le bord de la route, comme l'une de « ces coquilles sur le rivage quand se retire la mer de la mémoire vivante ». La formule poétique utilisée par Pierre Nora pour caractériser les lieux de mémoire trouve toute sa signification dans ce cas précis<sup>30</sup>.

D'une part, par son étrangeté et son état de dégradation, cet objet montre que l'oubli collectif peut être plus facilement attesté que la mémoire collective<sup>31</sup>. D'autre part, cet objet condense en lui seul le mépris des autorités roumaines pour le passé de la ville, ainsi que l'absence de toute politique officielle de mémoire. Et cela en dépit de l'existence d'un florilège d'institutions financées par l'Etat, ayant pour tâche l'étude et la préservation de la mémoire de la Révolution de décembre 1989.

La Place de l'Université est devenue le « cœur psychosocial » de la ville. Témoin d'un passé traumatique, elle est le lieu de prédilection où se mettent en scène, comme sur une grande scène de théâtre, des « investissements affectifs hétérogènes <sup>32</sup> » de groupes sociaux divers, dépourvus d'une identité claire. Les opposants (*Greenpeace* et autres) aux projets gouvernementaux à haut risque pour l'environnement ont pris l'habitude de se rassembler sur la Place de l'Université pour se faire entendre par les médias. Les supporters de l'équipe nationale de football expriment leur joie en cas de victoire au centre de la Place, pour repartir ensuite sur le boulevard Magheru. Et même l'actuel président du pays, Traian Basescu, a pris l'habitude de se montrer sur la place à l'occasion de diverses fêtes populaires, perpétuant ainsi les rites de groupe qui régnaient sur la place pendant l'occupation et les démonstrations prolongées du printemps 1990. [Notice importante : à l'heure à laquelle cet article a été terminé – juillet 2008, le bougeoir n'existe plus. Il a été enlevé pendant les travaux de rénovation et réfection du passage de la Place de l'Université. La photo numéro 9 a été prise en octobre 2007].

La dimension de « lieu de mémoire » de la lutte anti-communiste et antitotalitaire reste pourtant la plus marquée sur les lieux. Ainsi, une publicité géante a été suspendue sur le « célèbre » mur de l'Institut d'Architecture en juillet 2006, à l'occasion de la sortie d'un hors-série du quotidien bucarestois *Ziua*, dédié aux relations entre la Roumanie et la Russie dans le nouveau contexte géopolitique de la Mer Noire<sup>33</sup>. Un Vladimir Poutine menaçant regarde la Place du haut du mur, juste

à côté d'une autre bannière, faisant de la publicité pour un guide de loisirs urbains très prisé par les jeunes (photo 10). Suprême ironie due à l'existence d'un espace urbain envahi d'un échange généralisé de signes (où tout devient identique et différent simultanément), en bas de l'affiche est écrit « petrecerea continuă » (la fête continue).



Les survivants et les adeptes de la défunte *Garde de Fer* (ou *La Légion Archange Michel*) le mouvement fasciste roumain de l'entre-deux-guerres, recouvrent souvent les murs et la fontaine du milieu de la place avec des affiches de propagande. Réalisées avec des moyens précaires, la plupart de leurs campagnes d'affichage rappellent des événements importants de la chronologie du mouvement (comme par exemple l'anniversaire de la naissance du « Capitaine » Corneliu Zelea Codreanu) ou annoncent des conférences dédiées aux « massacre de l'élite légionnaire », dans le but de faire connaître leur mouvement aux étudiants (voir photo 11).



Mais l'exemple le plus spectaculaire de l'utilisation de ce « potentiel mémoriel » est à nos yeux la création d'un site Internet, nommé *Piața Universității* : [www.piatauniversitatii.com](http://www.piatauniversitatii.com). Le site, au contenu radicalement anticommuniste, est la tribune d'expression d'un « Comité de représentation de victimes du communisme » et de « L'Action pour la délivrance de la Roumanie du communisme ». Pour ses concepteurs, le

site se veut d'une part un espace de protestation contre le communisme, et d'autre part, une « réouverture » de la Place de l'Université, cette fois d'une manière virtuelle. « Nous faisons la réouverture aujourd'hui de la Place de l'Université, cette fois sur Internet. Nous attendons votre participation. Si vous venez nombreux, nous pourrions déclencher ensuite un vrai processus de prise de conscience. Et même si vous n'êtes pas nombreux, par votre intérêt, vous préservez ainsi un brin de vérité, en attendant les futures manifestations »<sup>34</sup>, est écrit dans une section du site expliquant les raisons qui ont motivé son ouverture.

Ce site montre d'une part qu'un *lieu de mémoire* est une notion abstraite, purement symbolique, destinée à dégager la dimension mémorielle d'objets matériels, mais autant et surtout immatériels<sup>35</sup>, comme ce désir de « délivrance de la Roumanie » du communisme, seize ans après la chute du régime de Nicolae Ceausescu. D'autre part, il ouvre des nouvelles interrogations sur la mémoire collective du (post-)communisme en relation avec « l'ambivalence patrimoniale »<sup>36</sup> d'Internet - une question qui mérite une étude à part.

Et comme pour confirmer cette fluidité de l'espace et du temps dans cet endroit de forte mémoire, sur le côté sud de la Place, vis-à-vis de l'Université, une horloge à égrené les jours et les heures restant jusqu'à l'entrée de la Roumanie dans l'Union Européenne, le 1<sup>er</sup> janvier 2007 (photo 12). Le symbole de l'aspiration vers l'avenir trouve lui aussi sa place dans le périmètre accueillant, à géométrie variable, du lieu. Il faut mentionner le fait que l'endroit à toujours attiré les œuvres à forte valeur symbolique. En 1904 les autorités érigent ici la statue de l'homme politique libéral Ion C. Bratianu, l'un des fondateurs de la Roumanie moderne, réalisé par le sculpteur français Ernest Dubois ; un des monuments phare de la ville de Bucarest, qui y reste jusqu'en 1948, quand les autorités communistes le font démolir<sup>37</sup>.

Revenons à notre montre « européenne ». Svetlana Boym remarque l'abondance de ce type de symboles dans les villes de l'Europe de l'Est, ainsi que la dérision et le sarcasme dont ils sont l'objet de la part des médias et des habitants de ces villes<sup>38</sup>. Rien de tel dans le cas de l'horloge de la Place de l'Université. Le temps qui s'affiche sur les cadrans de cette horloge est le temps de la mémoire et de l'espoir.



### **Remarques finales**

Au terme de cette lecture hybride, mi-historique, mi-anthropologique, de la Place de l'Université de Bucarest, deux conclusions provisoires nous semblent possibles. La première concerne les particularités de la transmission et de la préservation de la mémoire des événements qui ont mené à la chute du régime Ceausescu. La seconde est plutôt une interrogation sur les transformations et la signification de ce lieu de mémoire pour l'avenir.

En premier lieu, comme nous avons tenté de le montrer, l'acte mémoriel qui se produit sur la Place de l'Université et dans ses environs est principalement l'œuvre d'individus isolés ou d'« associations » avec un nombre de membres très réduit, sans moyens matériels pouvant

leur permettre des commémorations à grande échelle. Ils ont produit et amené sur place la plupart des objets destinés à rappeler le souvenir des événements liés à la chute sanglante du régime Ceausescu. Ceux-ci proviennent pour la plupart de l'inventaire symbolique de la religion orthodoxe, majoritaire dans le pays : croix, bougeoirs, « reliquaires » improvisés etc. Disséminés sur l'ensemble de la superficie de la Place de l'Université, leur fonction est non seulement d'assurer une continuité entre le passé et le présent, mais aussi de satisfaire une logique identificatrice au sein de leur groupe, en mobilisant la mémoire de la tradition religieuse orthodoxe contre celle d'un système qui était perçu comme le successeur d'un autre, totalitaire et athée.

La Place de l'Université marque le « naufrage » de la mémoire de la Révolution roumaine de décembre 1990, ainsi que de l'effervescence civile qui a accompagné l'apprentissage de la démocratie dans le pays. Les causes de cet état de choses sont multiples. Contentons-nous de mentionner que les nombreuses questions sans réponse liées à la chute et au déroulement de la Révolution ont conduit à la création d'un passé « inutilisable », qui se reflète comme dans un miroir dans la constitution de ce lieu de mémoire.

La dévalorisation de la classe politique (corruption généralisée) et le manque d'une véritable politique urbaine pour la ville fragilise et détruit les traces du passé (comme par exemple les inscriptions sur les murs) et des autres éléments constitutifs de la Place de l'Université. L'équilibre mémoriel entre la politique officielle de la mémoire et le bricolage complexe et subtil des ressources mémorielles est gravement perturbé dans ce cas. Le souci de mettre sur pied une *culture de la juste mémoire* (Paul Ricœur), entre devoir de mémoire et besoin d'oubli, est complètement inexistant.

En second lieu, une question se pose : quel sera l'avenir de la Place de l'Université en tant que lieu de mémoire ? Ce n'est pas de sa « disparition » dont il faut parler, mais de sa transformation. A la place des autorités qui semblent ignorer totalement sa signification, outre que pour organiser des fêtes populaires, des individus se sont autoproclamés gardiens de la mémoire de « leur » groupe d'affiliation, souvent de tendance nationaliste et avec des crispations anticommunistes (mais en l'absence d'un véritable mouvement communiste dans le pays).

La Place de l'Université continue à exercer aussi un attrait irrésistible sur des groupes sans définition sociale très claire, en leur offrant un statut spécial, celui de *protestataire de la Place de l'Université* dans les médias

du pays. La mémoire est donc dispersée, usée, davantage fragmentée, mais exprimant aussi le dynamisme du corps social. Enfin, l'édification d'une horloge qui compte les jours restants jusqu'à l'entrée du pays dans l'UE représente à nos yeux une volonté forte de se détacher d'un passé traumatique et d'intégrer l'Europe, l'objet du seul consensus national du moment. Dans ces termes, la transition vers l'Europe promise peut être interprétée comme une bataille contre la tyrannie du passé, une sortie de l'anormalité de la mémoire postcommuniste, vers l'avenir.

La présence de cette horloge sur la Place de l'Université représente non seulement le fait que la mémoire est en relation avec le passé et le présent, mais aussi, comme le fait remarquer Agnès Heller<sup>39</sup>, une ressource de politiques potentielles, de créativité et surtout, d'espoir. Un changement important s'opère à l'Est dans la manière de percevoir le passé communiste. Cette place est un témoin, permettant de comprendre les faits et de prévoir *l'avenir de la mémoire*.

## NOTES

- 1 PARUSI, Gheorghe, *Cronologia Bucureștiului* (La Chronologie de Bucarest), 1459-1898, Editions Compania, Bucarest, 2007, p. 349.
- 2 IORGA Nicolae, *O viata de om, asa cum a fost* (Ma vie, comme elle était), Editions Minerva, Bucarest, 1972, p. 89.
- 3 PARUSI, Gheorghe, *op.cit.*, p. 663.
- 4 MIHAILESCU, M., *Vintilă Evoluția geografică a unui oraș – București* (L'Évolution géographique d'une ville - Bucarest), Editions Paideia, 2003, p.185.
- 5 CESERANU, Ruxandra, *Decembrie 1989, deconstructia unei revoluii* (Décembre 2008, la déconstruction d'une Révolution), Editions Polirom, Iași, 2004, p.14.
- 6 COLLECTIF, *Cronica însângerată a Bucureștilor în Revoluție* (*Chroniques ensanglantées de Bucarest pendant la Révolution*), Editions Tineretul Liber, Bucarest, 1990. La maison d'édition n'existe plus, elle est disparue sans laisser des traces quelques mois après son apparition dans le tourbillon des événements révolutionnaires, comme tant de ses semblables, ce qui dit beaucoup sur la fluidité de la mémoire des années 1990 et aussi sur la « rupture du régime d'historicité » (François Hartog) représentée par la Révolution de 1989 et les années qui l'ont suivie.
- 7 Le BRETON, Jean-Marie, *La fin de Ceausescu, histoire d'une révolution*, L'Harmattan, Paris, 1996, p. 148.
- 8 NITULESCU, Ioana, « Piața Universității : comemorările Revoluției între legitimizare și uitare » (La Place de l'Université : la commémoration de la Révolution entre la légitimité et l'oubli), in *Observator Cultural*, Bucarest, no.169, juin 2008. Numéro thématique, *Piața Universității, loc al memoriei*.
- 9 VERDERY, Katherine, *The Political lives of Dead Bodies*, Columbia University Press 1999. Nous avons utilisé la version roumaine de ce livre, *Viața politică a trupurilor moarte. Reînhumări și schimbări post-socialiste* (La vie politique des corps morts. Réinhumations et changements postsocialistes), Editions Vremea, Bucarest 2006.
- 10 *Golan* c'est un mot très fort en roumain, difficilement transposable en français. Il désigne une personne dépourvue à la fois de moyens financiers nécessaires à la subsistance, mais aussi de caractère, traînant dans la rue.
- 11 Voir *Souvenirs merveilleux d'un ambassadeur des golans – entretiens Alexandre Paléologue avec Marc Semo et Claire Tréan*, Editions Balland, Paris, 1990.
- 12 HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Editions Payot, Paris, 1978, p. 61.
- 13 Abréviation de « Unité Spéciale de lutte antiterrorisme » - un héritage de l'ancienne police d'Etat, la *Securitate*.

- 14 BERINDEI, Mihnea, COMBES, Ariadna et PLANCHE Anne, *Roumanie, le livre blanc : la réalité d'un pouvoir néo-communiste*, Editions La Découverte, Paris, 1990.
- 15 LE BRETON, Jean-Marie, *op.cit.*p. 154.
- 16 La langue roumaine, langue extrêmement souple, a validé l'entrée dans l'usage courant du mot *mineriada*, désignant les descentes à répétition des mineurs sur Bucarest, mais aussi toute manifestation de rue accompagnée de la violence.
- 17 BOYM, Svetlana, *The future of nostalgia*, Basic Books, New York, 2001, p. 79.
- 18 NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire, tome I – La République*, Editions Gallimard, Paris, 1984, p. XVII
- 19 NORA, Pierre, *Idem*, p. XXIX.
- 20 Comme par exemple l'ancien hymne national roumain écrit le soir du 21 décembre par un jeune peintre pour « réveiller les indécis » et les pousser à manifester ou l'extraordinaire inscription *Pour Noël, nous avons pris notre ration de liberté* – une référence directe à la rationalisation draconienne des aliments et la pénurie des dernières années du régime Ceausescu. Source : NICOLAU, Irina (éditeur), *Piata Universitatii*, Editions Nemira, Bucarest, 1997.
- 21 DURANDIN, Catherine, *București. Amintiri și plimbări* (Bucarest. Souvenirs et promenades), Editions Paralela 45, Pitești, 2003, pp.18-19.
- 22 CANDEAU, Joël, *Mémoire et identité*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998, p. 164.
- 23 Le journal *Cotidianul*, Bucarest, 30 juillet 2001.
- 24 FRIJHOFF, Willem « La ville : lieu de mémoire de l'Europe moderne » ? in Den BOER, Pim (directeur) *Lieu de mémoire et identités nationales*, Amsterdam University Press, 1993, p. 61.
- 25 GOILAV, Ana-Maria, « Non-zidul », in *Arhitect – revistă de arhitectură*, Bucarest, janvier 2001, p. 23.
- 26 GRANQUIST, Raoul, *Revolution's Urban Landscape – Bucarest Culture and Postcommunist Change*, Peter lang, Frankfurt am Main-Berlin, 1999, p. 65.
- 27 BOUCHARA, Traki Zannad, *La ville mémoire. Contributions à une sociologie du vécu*, Paris, Editions Méridiens - Klincksieck, 1994, p. 21.
- 28 PROST Antoine, « Les Monuments aux morts », in *Lieux de mémoire*, Pierre Nora (directeur), tome I, 1984, p. 200.
- 29 RICOEUR, Paul *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000, p. 553.
- 30 NORA, Pierre, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux » in *Les Lieux de Mémoire I*, Paris, 1984, p. XXIV.
- 31 CANDEAU, Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, 2005, p. 89

- <sup>32</sup> Ricœur, Paul, « Mémoire : approches historiennes, approches philosophiques », in *Le Débat*, Paris, no.122/2002, p. 59.
- <sup>33</sup> *Axa – noua Românie la Marea Neagra*, revue de géopolitique éditée par le groupe de presse Ziua, Bucarest, et l'association *Civic Media*, juin 2006, Bucarest.
- <sup>34</sup> [www.piatauniversitatii.com](http://www.piatauniversitatii.com). Le site a été consulté le 23 novembre 2006. Le site a été ouvert le 21 décembre 2004, date symbolique.
- <sup>35</sup> NORA, Pierre, « La notion de lieu de mémoire est-elle exportable ? » in Pin den Boer, Willem Fridjoff (dir.) *Lieu de mémoire et identités nationales*, Amsterdam University Press, 1993, p. 8.
- <sup>36</sup> HOGG, Emmanuel, « Tout garder ? Les dilemmes de la mémoire à l'âge médiatique », in *Le Débat*, Paris, nr. 125, mai- août 2003, p. 178.
- <sup>37</sup> Source: Auteur anonyme, "Impresii și suveniruri" (Impressions et souvenirs), in *Adevărul literar și artistic*, Bucarest, no. 929, juillet 2008.
- <sup>38</sup> BOYM, Svetlana, *op.cit.* p. 76.
- <sup>39</sup> HELLER, Agnes, *A philosophy of history in fragments*, Blackwell Publishing, Oxford, UK, 1993.

## Bibliographie

- ANONYME, "Impresii și suveniruri" (Impressions et souvenirs), in *Adevărul literar și artistic*, Bucarest, no. 929, juillet 2008.
- BERINDEI, Mihnea, COMBES, Ariadna et PLANCHE Anne, *Roumanie, le livre blanc : la réalité d'un pouvoir néo-communiste*, Editions La Découverte, Paris, 1990.
- BOUCHARA, Traki Zannad, *La ville mémoire. Contributions à une sociologie du vécu*, Paris, Editions Méridiens - Klincksieck, 1994.
- BOYM, Svetlana, *The future of nostalgia*, Basic Books, New York, 2001.
- CANDEAU, Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Armand Colin, 2005.
- CANDEAU, Joël, *Mémoire et identité*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998.
- CESERANU, Ruxandra, *Decembrie 1989, deconstrucția unei revoluții* (Décembre 2008, la déconstruction d'une Révolution), Editions Polirom, Iași, 2004.
- COLLECTIF, *Cronica însângerată a Bucureștilor în Revoluție* (Chroniques ensanglantées de Bucarest pendant la Révolution), Editions Tineretul Liber, Bucarest, 1990.
- DURANDIN, Catherine, *București. Amintiri și plimbări* (Bucarest. Souvenirs et promenades), Editions Paralela 45, Pitești, 2003.
- FRIJHOFF, Willem « La ville : lieu de mémoire de l'Europe moderne » ? in Den BOER, Pim (directeur) *Lieu de mémoire et identités nationales*, Amsterdam University Press, 1993.
- GOILAV, Ana-Maria, « Non-zidul », in *Arhitext – revistă de arhitectură*, Bucarest, janvier 2001.
- GRANQUIST, Raoul, *Revolution's Urban Landscape – Bucarest Culture and Postcomunist Change*, Peter lang, Frankfurt am Main-Berlin, 1999.
- HABERMAS, Jürgen, *L'espace public*, Editions Payot, Paris, 1978.
- HELLER, Agnes, *A philosophy of history in fragments*, Blackwell Publishing, Oxford, UK, 1993.
- HOGG, Emmanuel, « Tout garder ? Les dilemmes de la mémoire à l'âge médiatique », in *Le Débat*, Paris, nr. 125, 2003.
- IORGA Nicolae, *O viață de om, așa cum a fost* (Ma vie, comme elle était), Editions Minerva, Bucarest, 1972.
- Le BRETON, Jean-Marie, *La fin de Ceaușescu, histoire d'une révolution*, L'Harmattan, Paris, 1996.
- MIHAILESCU, M., Vintilă, *Evoluția geografică a unui oraș – București* (L'Evolution géographique d'une ville - Bucarest), Editions Paideia, Bucarest, 2003.
- NICOLAU, Irina (éditeur), *Piața Universității*, Editions Nemira, Bucarest, 1997.
- NITULESCU, Ioana, « Piața Universității : comemorările Revoluției între legitimizare și uitare » (La Place de l'Université : la commémoration de la Révolution entre la légitimité et l'oubli), in *Observator Cultural*, Bucarest, no.169, juin 2008. Numéro thématique, *Piața Universității, loc al memoriei*.

- NORA, Pierre, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux » in *Les Lieux de Mémoire I*, Paris, 1984.
- NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire, tome I – La République*, Editions Gallimard, Paris, 1984.
- NORA, Pierre, « La notion de lieu de mémoire est-elle exportable ? » in Pin den Boer, Willem Fridjoff (dir.) *Lieu de mémoire et identités nationales*, Amsterdam University Press, 1993.
- PALEOLOGUE, Alexandre, SEMO, Marc et TREAN, Claire *Souvenirs merveilleux d'un ambassadeur des golans – entretiens Alexandre Paléologue avec Marc Semo et Claire Tréan*, Editions Balland, Paris, 1990.
- PARUSI, Gheorghe, *Cronologia Bucureștiului* (La Chronologie de Bucarest), 1459-1898, Editions Compania, Bucarest, 2007.
- PROST Antoine, « Les Monuments aux morts », in *Lieux de mémoire*, Pierre Nora (directeur), tome I, 1984.
- RICOEUR, Paul *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000.
- RICOEUR, Paul, « Mémoire : approches historiennes, approches philosophiques », in *Le Débat*, Paris, no.122, 2002.
- Site Internet [www.piatauniversitatii.com](http://www.piatauniversitatii.com). Le site a été consulté le 23 novembre 2006
- VERDERY, Katherine, *The Political lives of Dead Bodies*, Columbia University Press 1999. Nous avons utilisé la version roumaine de ce livre, *Viața politică a trupurilor moarte. Reînhumări și schimbări post-socialiste* (La vie politique des corps morts. Réinhumations et changements postsocialistes), Editions Vremea, Bucarest 2006.